



HAL
open science

Préface

Michel Morel

► **To cite this version:**

Michel Morel. Préface. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 3, Jun 2000, Nancy, France. pp.003-011. hal-04684831

HAL Id: hal-04684831

<https://hal.science/hal-04684831v1>

Submitted on 3 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michel Morel
Université de Nancy 2

Préface

Considérés dans leur ensemble les 29 textes qui composent ce volume constituent une sorte de panorama de la méthode telle qu'elle est aujourd'hui pratiquée dans le domaine considéré. Reprenant et continuant en quelque sorte la tradition de l'exégèse biblique, ces études se situent au carrefour d'une multiple série d'approches et d'appartenances. On y devine l'influence de la pensée contemporaine et des grandes orientations critiques de notre époque. Mais cette influence est mise au service d'une visée historicisante, le but étant à chaque fois et pour chaque aire de recherche en jeu, de mieux comprendre le fonctionnement des textes et de l'épistémè qui leur correspond. En même temps ce type de recherche paraît fondamental pour la compréhension des cultures anglophone (et française) dans leur état présent : ce n'est pas le moindre des mérites de ces travaux que d'éclairer indirectement, et en retour, notre propre pensée dans son enracinement contextuel, ainsi que nos pratiques critiques, que ce soit en matière de langue ou d'écriture, ou, de façon plus générale, dans les domaines de la production culturelle au sens le plus large du mot.

Ordonnées en fonction de la période de référence, les contributions sont classées en deux grands ensembles : vieil-anglais (poésie et prose), moyen-anglais (Chaucer, autres poètes, prose). Elles posent cependant, chacune à sa façon et dans son propre domaine, des questions qui constituent des transversales de lecture. Ainsi se construit progressivement une sorte de contexte général qui permet de mettre en perspective les unes par rapport aux autres les diverses pratiques concernées. De ce point de vue, on note deux approches opposées avec toutes les nuances et tous les mélanges possibles entre

ces deux pôles : d'un côté, celle de ceux qui choisissent de ne parler que du domaine choisi, de se limiter au repérage et à la mise en place d'éléments de compréhension, ceci concernant la période la plus ancienne pour laquelle il s'agit en priorité d'établir le texte et d'en expliciter le sens ; de l'autre, celle de ceux qui se placent plus du côté de l'interprétation, et même de l'effet du texte, dans la lignée des théories présentes relatives à l'acte de lecture, et plus généralement à l'acte critique. Les premiers pourraient, du fait de la discipline qu'ils s'imposent, sembler se refuser à passer à l'interprétation, une interprétation qui reste pourtant présente, ne serait-ce qu'au travers de l'approche adoptée ; les seconds, apparemment plus aventureux, ne pensent pas que la critique du texte puisse s'en tenir à l'établissement du donné textuel et acceptent de courir le risque de reconstruire le sens, et donc de jouer d'une sorte d'anachronisme quasiment inévitable parce que inhérent à toute méthode. La question de cette dimension anachronique paraît centrale, et c'est l'une des transversales qui structurent l'ensemble, dans la mesure où comme le montre Daniel Arasse dans *On n'y voit rien*,¹ l'échange avec les productions artistiques du passé – il parle quant à lui de la peinture dans des états historiques contemporains des époques ici considérées –, implique inévitablement et surtout nécessairement cette dimension, la survie de l'œuvre étant à ce prix. Selon Arasse, l'œuvre ne nous touche que dans la mesure où elle continue de pouvoir se concrétiser, et d'éveiller des correspondances au sein de l'épistémé contemporaine du lecteur ou du spectateur, avec le risque d'une déformation du donné originel. C'est là que se distinguent ceux qui dans ce volume s'en tiennent à un projet scientifique plus technique et ceux qui dépassent cette approche, en particulier dans le cas de textes dits littéraires. Toutes les nuances sont ici représentées, et ces études témoignent de la façon la plus fine de la conception que chaque chercheur se fait des droits qu'il accorde à l'acte critique et des limites que lui impose le matériau sur lequel il travaille. C'est une des leçons des études médiévales que de mettre en évidence une dimension qui frappe moins quand on en vient à la pratique et la critique des œuvres de l'âge moderne, moins décalées par rapport à notre pensée. La transparence supposée des textes « modernes » protège donc moins la critique du danger d'une projection méthodologique qui s'ignore,

¹ Daniel Arasse, *On n'y voit rien : Descriptions*, Paris : Denoël, 2000.

alors que les études médiévales sont rendues plus conscientes de ce travers par la différence entre les épistémès considérées.

En termes de domaines, on peut distinguer ici des orientations très spécifiques, certains textes individuels retenant cependant une problématique croisée. On trouve ainsi :

Une première direction qui concerne la langue, dans son historicité et son fonctionnement, aspect présent dans la plupart des textes, et qui constitue l'une des spécificités de ce type d'étude :

1. L'histoire de la langue chez Florence Bourgne (les mots savants et universitaires dans le *Boèce* de Chaucer – p. 247), chez Hélène Dauby 2 (la rime comme révélateur de l'origine géographique du texte – p. 339), chez Jean-Pascal Pouzet (les mots d'origine française dans *Genesis & Exodus* – 355 ; le cas de la formulation « jur natural » – texte qui pourrait aussi entrer dans la catégorie « enquête » – p. 377), et chez Jean-Paul Débax (ce que signifie le mot « *recklessness* » – p. 461).

2. Le fonctionnement de la langue chez Guy Bourquin (au carrefour de la linguistique diachronique et synchronique, et de la sémiotique : une lecture modale du divin – p. 419).

Ces deux domaines sont complétés dans la plupart des textes cités par une dimension plus technique (plus proche de l'étymologie et de la sémantique) avec :

3. L'établissement du texte, et du sens des mots sur la base croisée de l'évidence interne et de l'intertexte comme chez Stephen Morrison (à propos de l'adjectif « *manly* » – p. 117).

La seconde dominante touche aux pratiques textuelles et culturelles :

1. Les universaux, et le problème de la relation entre abstraction et particulier : chez Paule Mertens-Fonck (du type à l'individualité, la question de la pensée moderne et de l'allégorie – p. 99), et chez Claire Vial (la topique de la fête : l'ineffable, la prétérition – p. 269).

2. Les effets génériques, les écritures, les types : chez André Crépin (les grands traits d'un ouvrage à venir sur la différence entre prose et vers : la formule au carrefour du langage, du motif et du thème – p. 1), chez Hélène Dauby (les stratégies illocutoires dans le *romance* – p. 325), chez Jean-Jacques Blanchot (la multiplicité des écritures chez Dunbar et leur traduction – p. 309), chez Martine Yvernault 2 (le rêve déconstruit – p. 229), et chez Blaise Douglas (la

prophétie et ses potentialités narratives en termes de prolepse – p. 411).

D'autres études enfin sont plus franchement historiques et quasiment socioculturelles :

1. Les différentes épistémès : chez Josseline Bidard 2 (la vision hiérarchique dans le *Parlement des oiseaux* – p. 191), chez Frédéric Sowa (les pratiques celtiques : le *geis* dans *Lybeaus Desconus* p. 347), chez Anne Mathieu (les tribulations d'une clé des songes, du IX^e au XV^e – p. 397), et chez Wendy Harding 2 (le discours bourgeois entre terre, droit et argent, dans les *Paston Letters* – p. 435).

2. La religion et la société : chez Wendy Harding 1 (le choc entre l'éthique chevaleresque et la vertu chrétienne dans « Mélibée » – p. 177).

3. Les relations entre homme et femme : chez Wendy Harding 3 (dans les *Paston Letters* – p. 447), et chez Maria Greenwood 1 (le contraste entre la violence du chevalier et l'amour courtois – p. 133).

Une dernière série de textes se place peut-être plus du côté de l'évaluation de l'effet de lecture : chez Martine Yvernault 1 (l'étude des contradictions dans le *Parlement des oiseaux* – p. 191) et chez Maria Greenwood 2 (les versions comparées de Thésée selon Euripide et Chaucer – p. 157).

La deuxième direction qui permet de différencier, mais aussi de comparer, les approches, est celle de la méthode retenue :

1. Plusieurs des recherches à dominante historique s'intéressent à une mise en ordre taxinomique, sorte de décryptage qui pourrait faire penser à celui des encyclopédistes du XVIII^e siècle : chez Marthe Mensah 1 & 2, respectivement (la notion de sainteté chez Ælfric – p. 39 ; le langage de la main, avec des retombées langagières du côté de l'emploi de préfixes verbaux – p. 55), et chez Josseline Bidard (les repères spatio-temporels dans la littérature animalière – p. 295).

2. D'autres adoptent un point de vue herméneutique :

a) L'enquête, sorte de quête policière du savoir (le « comment » plutôt que le « quoi ») : chez Jean-François Barnaud (la controverse sur la définition du texte du *Physiologus* – p. 15), chez Ariane Lainé (les indices stylistiques internes chez Wulfstan – p. 27).

b) L'école linguistique française : chez Fabienne Toupin (l'approche énonciative dans la différenciation entre « come » et « go » – p. 73).

e) Les actes de langage : chez Hélène Dauby 1 (*The Romance of Sir Degrevant* – p. 325).

Au total, et en réduction, un vivant tableau de la variété des études textuelles telles que les sciences humaines nous ont appris à les concevoir : de la linguistique (de l'histoire des langues aux pratiques de langue, et aux fonctionnements qui les caractérisent), à l'exégèse du texte (littéraire ou non), au cadrage historique et géographique, que le domaine de référence soit institutionnel (l'église, la famille) ou socioculturel (les valeurs et comportements les plus divers), à la psychologie (concernant les archétypes et la dimension héroïque), à la philosophie dans sa relation à la métaphysique, et finalement à l'esthétique. Telle est ici l'image que nous pouvons retirer d'un ensemble qui témoigne d'une érudition attentive à un donné textuel souvent problématique, et se donne à voir ainsi dans tous ses états.

Considéré dans son ensemble, ce volume paraît paradoxalement unifié par des aspects qui découlent de la spécificité même de chaque approche : au-delà de la question de l'établissement du texte et de la visée herméneutique, deux grandes transversales apparentent ces textes, qui sont celles de l'anachronisme et de l'invariance.

L'anachronisme tout d'abord, qu'il soit la dimension cachée avec laquelle la quête de sens doit composer, du fait même de l'appartenance des chercheurs à l'épistémè contemporaine, ou qu'il soit méthodologiquement recherché de façon à mettre au jour ce que ces textes n'auraient pas dit sans un éclairage apparemment arbitraire aux yeux de qui désirerait s'en tenir au seul donné textuel. Un bel exemple de survie dans et par l'anachronisme nous est d'ailleurs fourni, en marge et au-delà du corpus retenu, par l'étonnante remotivation chez T. S. Eliot¹ de l'extrait analysé par Guy Bourquin,² dont la formulation est mise en perspective logosémique et donc resituée en tant que fonctionnement, au carrefour de l'histoire et du donné langagier profond. Ce même texte se voit repris de façon hypertextuelle dans *Four Quartets* de T. S. Eliot, où il s'enrichit d'une

¹ « And all shall be well and / All manner of thing shall be well / By the purification of the motive / In the ground of our beseeching. » T. S. Eliot, *Collected Poems*, « Four Quartets: Little Gidding » III, Faber and Faber, 1963, p. 220.

² « *All shall be well* », p. 419.

relance de signifiante qui vient s'ajouter à celle ici décryptée dans son origine même.¹ La reprise hypertextuelle, de la part d'un poète qui était aussi un critique éclairé, se fonde ainsi sur une mise en équivalence anachronique qui enracine le présent dans le passé, nous instruisant en retour sur une dimension que la seule étude du texte dans son propre contexte ne nous aurait peut-être pas permis de découvrir. Ainsi est indirectement illustrée, dans le domaine de l'écriture créatrice, la légitimité profonde du lien réciproque établi par la recherche, et renforcée l'idée que le présent ne peut se comprendre hors de l'enracinement qui lui a donné vie, puisqu'il n'est jamais que le « présent moment du passé ».² Et seul l'effort du critique qui sait se faire historien peut restaurer la présence de ce passé : « [Tradition] cannot be inherited, and if you want it you must obtain it by great labour ».³ C'est bien ce que nous apporte, toute proportion gardée, la démarche de ceux qui ont ici recours à des approches plus contemporaines : l'imagination fondamentale, chez Bachelard et Durand, la théorie des actes de paroles chez Austin, et plus généralement la grammaire énonciative, ou encore le dialogisme de Bakhtine. Ailleurs ce sont les questions de l'amour et des rôles sociaux qui suscitent un regard là encore très contemporain, nous référant à ce qu'on appelle maintenant les « gender studies », avec parfois une orientation seconde le rapprochant de la perspective « cultural studies ». Plus généralement, l'effort de recontextualisation présent dans la plupart de ces analyses implique une inscription paradoxale de ces recherches dans notre présent, puisque la visée d'historicisation (et donc de mise en contexte du texte dans son milieu d'origine) nous renvoie à l'une des orientations les plus importantes de la critique contemporaine. La question de la légitimité de telles approches est posée de façon particulièrement évidente ici, s'agissant

¹ Voir pp. 421-422 : « I may make alle thyng wele, and I can make alle thyng welle, and I shalle make alle thyng / wele, and I wylle make alle thyng welle ; and thou shalt se thy selfe þat alle maner of thyng shalle be welle ».

² « And the poet cannot reach this impersonality without surrendering himself wholly to the work to be done. And he is not likely to know what is to be done unless he lives in what is not merely the present, but the present moment of the past, unless he is conscious, not of what is dead, but of what is already living. » T. S. Eliot, *Selected Prose*, « Tradition and the individual talent », Penguin Books, 1963, p. 30.

³ *Op. cit.*, p. 22.

de textes si éloignés de nous dans le temps, mais la situation ne paraît pas différer de ce qui se passe dans les études critiques contemporaines s'intéressant à des périodes plus proches de nous. C'est la force des présentes études de montrer combien l'utilisation de tel ou tel outil « anachronique » peut contribuer à mettre en évidence des composantes qui éclairent l'écriture d'époque et la font ainsi revivre, composantes qui sans ce déplacement méthodologique auraient été perdues aux yeux du lecteur contemporain. Une telle reconstruction est un modèle pour la recherche textuelle, car la distance temporelle si évidente ici impose une prudence constante accompagnée d'une tension créatrice qui anime ces enquêtes et séduit en promettant la résolution de mystères multiples.¹ En même temps, l'ensemble de ces recherches enrichit notre connaissance d'un passé encore trop souvent laissé en friche. Ce que montrent en définitive ces travaux est qu'en ce domaine, il reste bel et bien de nombreux territoires ouverts à l'aventure intellectuelle contemporaine.

La deuxième transversale concerne la question de l'invariance dans sa relation au changement : invariance au sein de la mouvance de langue, invariance rhétorique (en particulier concernant les types génériques, psychologiques, etc.), dont Roland Barthes nous dit que c'est le seul pouvoir qui ait perduré sans interruption pendant plus de deux mille années, ou encore invariance de pensée (la question des universaux).² Certaines des analyses se coulent comme naturellement dans le modèle d'une pensée orientée vers la mise en évidence de catégories de comportements en puissance d'interprétation allégorique. En préfiguration des répertoires tels qu'on les trouvera plus tard dans l'*Iconologie* de Cesare Ripa, et dans les recueils d'emblèmes de la Renaissance, il n'est rien qui ne paraisse se prêter à ce type de catégorisation : les bestiaires, la gestique corporelle, les vies de saints, les codes de comportement masculin et féminin, la topique de la fête, la narration dans sa relation à la prophétie, et jusque dans la langue, le donné logosémique, les stratégies élocutoires, les

¹ Entre autres chez Barnaud, Bourgne, Bourquin, Débax, Harding, Lainé, Mathieu, Mensah 1, Mertens, Morrison, Pouzet 1 & 2, Sowa, Toupin.

² Le bestiaire (Bidard, Yvernault 1), les rôles masculin - féminin (Greenwood, Harding 2 & 3) et socioculturels (Dauby 1, Harding 1), les « formules » qui en rendent compte (Vial), les genres (Blanchot, Crépin, Dauby 2, Mathieu, Yvernault 2), la gestique (Mensah 2), la langue (Bourquin, Débax, Morrison, Toupin), la pensée (Mertens).

actes de parole. Ce que démontrent ces analyses de diverses façons et à différents niveaux de fonctionnement, c'est la persistance de données fondamentales qui ont trait à la langue, aux modalités de penser, aux comportements et aux faits socioculturels qui se trouvent actualisés, ou concrétisés de façon différente selon l'épistémè à laquelle appartiennent les textes considérés. Le cas le plus flagrant et donc le plus éloquent est peut-être celui de l'étude très technique, au plus proche du fonctionnement de la langue, concernant le sémantisme de « come » et « go ». ¹ La remarque la plus prégnante en ce domaine porte sur le sémantisme des contraintes déictiques dans les marqueurs itifs et ventifs, « l'existence [...] d'un couple de directionnels déictiques [étant] une donnée quasiment universelle [qui relève] de contraintes différentes » selon les langues. ² Parce qu'ils s'intéressent dans leur majorité à des fonctionnements, que ceux-ci soient linguistiques, génériques, culturels, ces textes mettent en évidence de façon variée mais très unitaire, la rencontre entre des procédures profondes de nature plus stable et parfois même quasiment invariantes, et des formes historiques plus éphémères, plus particulières et donc plus relatives. Ils nous montrent alors que ce n'est que sur la base de ce fondement d'invariance que la relativité vécue peut recevoir sa pleine signification. C'est pourquoi de telles recherches débouchent littéralement sur une pertinence de nature philosophique. Ce point est abordé peut-être plus directement dans l'article consacré à la réflexion sur les universaux au sujet de la querelle entre les « réalistes » et les « nominalistes », et plus particulièrement concernant l'opposition, dans la présentation des personnages, entre le stéréotype et le trait particulier ³. Et le « débat » dont il est alors question ne semble pas limité à ce cas précis. Il revient fréquemment au détour d'observations qui toutes à leur façon oscillent entre la quête de lois générales et génériques, et l'observation la plus fine du cas individuel. On le devine en particulier derrière la typologie des gestes de la main ⁴, ou encore dans l'opposition entre guerre et courtoisie ⁵, ou encore entre violence et morale reli-

¹ Fabienne Toupin, p. 73.

² Fabienne Toupin, p. 75.

³ Paule Mertens-Fonck, p. 99.

⁴ Marthe Mensah, p. 55.

⁵ Maria Greenwood, p. 133.

gieuse¹, pour ne citer que quelques exemples. En ce domaine ces recherches pourraient permettre de tirer une leçon très générale concernant la relation entre invariance et historicité, à savoir que si les pratiques varient, les fonctionnements qui les rendent possibles semblent beaucoup plus stables et persistants, et qu'on ne saurait déchiffrer ni ces pratiques, ni cette invariance hors de l'échange dialectique entre les deux, la relativité ne se donnant à comprendre qu'au travers de l'invariance et vice versa. Un peu sur le modèle du mystérieux et très héraclitéen vers de Shelley en conclusion de « Mutability » : « Naught may endure but mutability ». A savoir, ce que ne dit pas tout à fait ce vers, que pour que le changement persiste, il faut que les règles de fonctionnement ne changent pas.

C'est à ce niveau plus englobant que s'établit peut-être la convergence la plus inattendue entre les contributions composant un recueil dont la seule unité apparente est le champ de recherche : celle d'une approche quasiment philosophique qui explique l'émergence des deux transversales citées. Si l'anachronisme est inévitable, voire même nécessaire, et dans certains cas créateur, c'est du fait de l'invariance qui, toute précaution épistémologique prise, fonde pour l'observateur – en le soutenant et en l'autorisant en lui – un tel dialogue intertextuel, relation multivalente dont témoignent les analyses présentes dans leur échange implicite entre des méthodes variées, au sein d'une sorte d'école de pensée. C'est à cela de plus précieux, à cette prise de conscience de la présence de processus fondamentaux, que peuvent contribuer ces miscellanées de recherche, situées comme elles le sont au carrefour de la langue et de la littérature anglaises dans le moment même de leur émergence et de leur confirmation.

¹ Wendy Harding, p. 177.